

Dimanche 27 avril 2008

## **JOURNÉE DE LA DÉPORTATION**

Nous célébrons la journée de la déportation.

Plus qu'un rituel commémoratif, cette célébration doit être un retour sur le passé pour en tirer une leçon.

Les photographies terribles des camps libérés par les armées alliées. Les silhouettes de déportés dans leurs tenues rayées, aux os marqués, aux yeux fiévreux, le film "Nuit et Brouillard", le procès Eichmann, hantent nos mémoires, et Jean FERRAT d'écrire et de chanter :

"Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers  
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés  
Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants  
Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent."

De tous les témoignages, je veux retenir celui de Germaine TILLON, qui vient de nous quitter.

Pendant sa longue vie, avec une lucidité intransigeante, elle a défendu les Droits de l'Homme. "Je pense de toutes mes forces, a-t-elle écrit, que la justice et la vérité comptent plus que n'importe quel intérêt politique."

En Septembre 1939, la guerre la surprend dans Les AURES où, jeune ethnologue, elle enquête sur les sociétés paysannes.

De retour à Paris, elle ne peut accepter l'Armistice.

Très tôt, elle entre dans le mouvement de résistance du musée de l'Homme

Elle est arrêtée le 12/09/42, transférée à RAVENSBRÜCK où sa mère décèdera le 2 mars 1945.

Dans le camp, elle est la compagne de lutte et de souffrance de Geneviève DE GAULLE et de Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER.

Après sa libération, elle va écrire avec une passion contenue un livre où elle déchiffre le projet Nazi et ses mécanismes.

RAVENSBRÜCK, AUSCHWITZ, BERGEN BELSEN, BUCHENWALD, DACHAU, MATHAUSEN, TREBLINKA, Le STRUTHOF et d'autres encore, autant de noms de sinistre mémoire.

Ces camps sont tous bâtis sur le même plan et obéissent à la même logique d'humiliation, d'exploitation, d'élimination. "La mort est mon projet", a écrit un de leurs architectes en écho au "Vive la mort" du

Colonel fasciste MILAN ASTRAY, prononcé à la face du philosophe humaniste, recteur de l'Université de SALAMANQUE, Miguel DE UNAMUNO pendant la guerre d'Espagne.

Un camp était une gare de triage, une ceinture de barbelés et des miradors, et à l'intérieur des blocs avec des châlits, la place d'appels interminables 3, 4 fois par jour, l'infirmerie où se pratiquaient des expériences barbares dites médicales, la prison, le terrible bloc disciplinaire et à l'écart, les chambres à gaz et les fours crématoires, d'où s'échappaient une âcre fumée.

A l'extérieur, les commandos, équipes d'hommes et de femmes travaillant jusqu'à l'épuisement pour faire tourner la machine de guerre du 3ème REICH.

Dans ces camps, s'entassaient les déportés de toutes nationalités et de tous horizons : déportés politiques, déportés raciaux.

Dès leur arrivée, une méthodique entreprise de déshumanisation se met en marche : mauvais traitement, privation de nourriture, violences corporelles, punitions arbitraires de la hiérarchie, qui va du kapo au Commandant de camp. La faim, le froid, la maladie font leur œuvre.

Les lugubres statistiques montrent l'ampleur du drame. Les négationnistes à la Faurisson ou autre n'y peuvent rien changer.

Dans cet univers concentrationnaire, survivre, s'entraider, est une victoire sur soi-même, une victoire sur ses geôliers. Comme l'a si bien dit une déportée d'Auschwitz : "Ne pas se laisser avilir par nos ennemis et ne pas perdre la face humaine".

Et Jean FERRAT d'écrire et de chanter :

"Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel  
Certains priaient Jésus, Jéhovah ou Vichnou  
D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel  
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux."

Nous voulons et nous espérons que soit définitivement tournée cette page sombre de l'Histoire de l'Europe où l'irréparable a été commis.

Une journée comme celle-ci doit nous rappeler qu'il faut rester vigilant et ne pas transiger sur des valeurs et des principes.

Ce qui se passe dans le monde nous montre que la bête n'est pas morte.

Jean ESPILONDO  
Le 27 avril 2008